4e ANNÉE, N° 185. — MERCREDI, 29 AOUT 1849.

ON S'ABONNE:

A CONSTANTINOPLE, au Bureau du Journal, *A Galata*.

DANS LES VILLES DE LA TURQUIE, l'Agence des Paquebots français.

A SMYRNE, chez *M. G. Muir*, libraire.

A MARSEILLE, chez Mr veuve *Camelin et Cie*.

A LONDRES, chez *MM. James Cowie et Son*, Foreign Newspaper Office, 7, St Martin-lane, general Post Office.

JOURNAL DE CONSTANTINOPLE

ECHO DE L'ORIENT.

PRIX DE L'ABONNEMENT

CONSTANTINOPLE ..... un an, 5 colonnes
" 6 mois, 4 "
PROVINCES ET ÉTRANGER un an, 9 "
" 6 mois, 5 "

PRIX DES ANNONCES:

La ligne..... 5 piastres du G.-S.

Les Journaux lpaient les 1, 9, 14, 19, 21, 29 de chaque mois.

Les abonnements datent l'du 1er et du 16

INTÉRIEUR.

CONSTANTINOPLE, 29 Août.

—

GUERRE DE HONGRIE.

La guerre de Hongrie, qui avait pris des proportions si grandes, touche à sa fin, du moins d'après les nouvelles venues par la voie d'Odessa et de Galatz : elles confirment celles que nous avons données dans notre précédente feuille. Ainsi la capitulation de Gorgey ne peut plus être révoquée en doute. Cette nouvelle, apportée à Constantinople vendredi dernier par le courrier de Vienne, et le lendemain samedi par le bateau à vapeur russe le *Gromey*, était officiellement connue à Varsovie le 16 de ce mois. Il paraîtrait que Gorgey, nommé récemment dictateur à la place de Kossuth, aurait capitulé en apprenant la victoire de Haynau sur Dembinski.

Le contre-coup de ces évènemens ne s'est pas fait attendre en Transylvanie, ainsi que le prouve le bulletin officiel ci-joint :

« Après la victoire remportée sur les insurgés à Mühlenbach (Sassebesch) S. Exc. avec ses troupes à Szavarosch (Orastia), ayant son avant-garde à Piska. Dès qu'il eut reçu la nouvelle qu'un nouveau détachement de troupes du Banat s'était réuni aux insurgés qui se trouvaient à Lesnik, S. Exc. M. le général Luders, afin de les empêcher de se joindre, établit son avant-garde près de Deva; sur ce ayant pris connaissance des victoires, remportées par le principal corps d'armée sur les insurgés, désirant en même temps profiter de l'effet moral produit par la capitulation de Lugosch Gorgey, et voulant surtout empêcher une nouvelle effusion de sang, envoya auprès d'eux un parlementaire avec la proposition de se rendre. Cependant, Bem qui s'y trouvait, mit des obstacles aux pourparlers en déclarant que ce qui avait été dit de la capitulation de Gorgey, était faux, et qu'il était prêt lui-même à se battre contre les Russes; il commençait même à mettre en exécution cette résolution. En conséquence l'avant-garde des troupes russes fut établie sur les hauteurs en face de Déva. Peu après, à la demande des parlementaires hongrois, il leur fut accordé 24 heures pour se consulter; après quoi ils devaient incessamment se rendre ou se soumettre à la décision des armes.

« Le 6 août le chef du détachement des insurgés, le colonel Becker, qui prit le commandement après le départ de Bem, à ce qu'on dit, pour l'Italie, vint au village Piska et fit connaître que les troupes hongroises voulaient se rendre; en effet 12 bataillons d'infanterie et 8 escadrons de cavalerie ont déposé les armes avec 50 canons.

« Le détachement des troupes hongroises; qui se trouvait à Haitzek annonça également son désir de déposer les armes.

» De cette manière nous sommes à même d'annoncer définitivement que les opérations en Transylvanie et même la guerre de la Hongrie sont terminées. »

Le 18 août, le chef de l'insurrection hongroise, Kossuth, s'est réfugié en Valachie. Dembinsky, Meszaros et Perzel, ainsi que nous l'avons annoncé dans notre dernière feuille, s'y étaient déjà présentés deux jours auparavant. Tous ces chefs, ainsi que les nombreux officiers qui ont cherché avec eux un refuge sur le territoire ottoman, ont été dirigés sur Widdin, où ils doivent rester jusqu'à nouvel ordre de la Porte.

—

La note suivante nous est communiquée pour la publier dans notre journal :

«Au moment où le général Bem, commandant les forces magyares en Transylvanie faisait une incursion sur le territoire ottoman, dans la principauté de Moldavie, une proclamation imprimée en trois langues et portant la signature de ce chef des insurgés hongrois, appelait les sujets de S. M. le Sultan à faire cause commune avec eux.

» Pas un Moldave n'a répondu à cet appel, et leur attitude, en cette circonstance, a été conforme aux principes qui règlent la conduite de la Sublime Porte et de ses agens, l'observation des traités et la plus scrupuleuse fidélité à maintenir les rapports d'amitié qui unissent le gouvernement à ses augustes amis et alliés.

» Les sujets de S. M. le Sultan ont compris que ce que l'on appelle *l'émancipation de la Moldavie et de la Valachie*, ne peut et ne doit être que l'accomplissement de leurs devoirs, la conservation de leurs droits, tels qu'ils résultent des traités, des institutions particulières qui leur ont été accordées et des mesures en voie d'exécution qui ont pour but un plus grand bien-être des deux principautés.

» Après avoir félicité les Moldaves de leur confiance et de leur sagesse, il serait superflu d'insister davantage pour repousser au nom du gouvernement ottoman l'espoir que l'on n'a pas craint de leur exprimer, *que la Sublime Porte ne ferait pas attendre son secours à une cause qu'elle considère comme une rebellion*, et à laquelle elle ne peut que rester étrangère.»

—

BULLETIN OFFICIEL, PUBLIÉ A TRIESTE LE 11 AOUT.

La suivante dépêche télégraphique est arrivée de la part du ministère de la guerre.

« La paix avec le Piémont a été signée à Milan et ratifiée à Vienne. »

—

Le paquebot à vapeur de la Compagnie Rostand, l'*Hellespont*, arrivé dimanche dernier, nous a apporté des nouvelles de Paris du 11 août; elles n'ajoutent rien de bien saillant à celles que nous connaissons déjà.

La séance de l'assemblée législative du 10 août, a été marquée par un triste incident. Au moment où M. Dariste faisait la lecture du rapport demandant l'autorisation de poursuites contre deux députés, MM. Sommier et Richardet, à ces mots de l'article incriminé: » le président rêvait les » 600,000 francs que l'assemblée venait de » lui accorder pour ses menus plaisirs, » M. Gastier se serait écrié: Très bien! c'est vrai, très vrai! M. Pierre Bonaparte lui aurait dit: c'est faux, Monsieur, c'est une calomnie! A quoi M. Gastier aurait répondu : par ces mots: je vous dis que c'est vrai et je vous le prouverai. — Vous ne connaissez pas mon cousin. — Si je le connais, et laissez-moi tranquille, vous êtes un imbécille! — A cette réponse, M. Pierre Bonaparte ne pouvant maîtriser son emportement, donna un soufflet à M. Gastier.

Cet acte suscita une véritable tempête dans l'assemblée. Lorsque le calme se fût un peu rétabli, M. Pierre Bonaparte monta à la Tribune et s'expliqua en ces termes:

« Citoyens représentans, je demande pardon à l'assemblée collectivement du mouvement de vivacité auquel je me suis laissé aller. J'ai été provoqué par l'injure la plus violente et la plus personnelle; j'ai répondu, c'est maintenant entre mon adversaire et moi, une affaire qui s'arrangera autre part. »

« Je viens, a répondu M. Gastier, d'être en présence de l'assemblée tout entière, l'objet d'une attaque que pas un de vous n'eût supportée sans la rendre et que j'aurais rendue immédiatement si l'on ne m'eût retenu. J'ai été forcé de concentrer, de dévorer en moi-même un sentiment de colère bien légitime. Mon agresseur m'a adressé une provocation que j'accepte. Je le répète, je n'avais donné aucun prétexte à cet outrage. »

Le président, après avoir dit que le fait douloureux dont l'assemblée avait été témoin, présentait le double caractère d'une offense à l'assemblée et d'un délit dont la connaissance est réservée aux tribunaux, a ordonné à MM. Pierre Bonaparte et Gastier de quitter la séance et de se rendre dans le local désigné par l'article 122 du réglement.

La plus grande tranquillité continue à régner en France.

Le président de la République devait partir le 12 pour Rouen avec les ministres des travaux publics et du commerce pour visiter Mantes, Vernon, Rouen, le Havre, Elbeuf et Louviers où l'on faisait préparatifs pour le recevoir dignement.

—

En Angleterre, Reading avait à élire un membre du parlement, en remplacement de M. Tallefourd élevé à une haute fonction judiciaire. Reading a élu un *protectionniste* à une forte majorité. M. Stanford, le candidat nommé, a obtenu 507 voix ; de là, grand contentement dans les colonnes des journaux tories qui se flattent que si les élections générales avaient lieu, ils obtiendraient infailliblement la majorité.

D'autre part, la reine tient des levers à Dublin et visite les monumens publics. Rien de saillant à signaler dans ces cérémonies ni dans ces excursions.

—

La *Gazette de Milan* annonce qu'on a reçu, au quartier-général du maréchal Radetzki la nouvelle que la troupe de Garibaldi a été complètement défaite près de Saint-Marin et que 800 prisonniers ont été conduits à Rimini.

Le bruit de l'entrée de Garibaldi à Venise, ne s'est point confirmé. La nouvelle du massacre de la garnison autrichienne de Rimini n'a pas plus de fondement.

Lorenzo Pareto venait d'être nommé président de la chambre des députés du Piémont.

A Rome, *statu quo* ; le général Oudinot n'était pas encore revenu de Gaëte où il s'était rendu pour assurer au peuple romain de meilleures garanties que celles qui leur étaient offertes par la commission des trois.

—

Le *Moniteur prussien* annonce que le blocus de l'Elbe devait être levé le 11 de ce mois, et que, d'après des rapports officiels en date de Copenhague, 5 août, on ne tardera pas à lever ainsi le blocus de tous les ports prussiens et mecklembourgeois. Un bateau à vapeur est déjà parti de Copenhague pour porter aux commandans des bâtimens danois les ordres nécessaires.

—

A Francfort, les collisions entre les troupes des différentes puissances ne sont pas renouvelées dans la journée du 6 août, mais, la veille, il y avait eu à Mannheim des rixes entre les Bavarois et les Wurtembergeois, d'une part, et les Prussiens, de l'autre.

—

Dans sa séance du 6 août, la chambre des députés wurtembergeois a passé à l'ordre du jour, à la majorité de 58 voix contre 17, sur la proposition du député Schoder, de mettre les ministres en accusation. Avant la discussion, le député Schoder avait voulu retirer sa proposition, mais la chambre a déclaré à l'unanimité, moins deux voix que le rapport de la commission étant rédigé, la dignité de la chambre non moins que la satisfaction due au ministère, exigeait que l'on n'admît point le retrait de la proposition.

On se rappelle que la base de la demande de mise en accusation était l'expulsion de l'Assemblée nationale allemande de Stuttgardt, où elle était venue chercher un asile.

—

De nombreuses exécutions militaires ont lieu dans le grand-duché de Bade. Le 6, trois officiers supérieurs de l'armée des insurgés ont été fusillés à Rastadt.

—

Par ordonnance impériale du 26 de ce mois :

Izzet-Méhémet pacha, ex-grand-vézir, est nommé gouverneur-général de Khoudavendiguiar ;

Riza pacha, gouverneur-général de Khoudavendiguiar, est nommé gouverneur-général de Salonique ;

Saïd pacha, ex-séraskier, est nommé gouverneur-général d'Andrinople;

Ismaïl pacha, gouverneur-général d'Andrinople, est nommé gouverneur de Philippopoli ;

Hamid bey, ex-premier chambellan de S. M. le Sultan, est nommé gouverneur de Boli, avec le grade de mirimiram;

Méhémet bey, ex-second chambellan de S. M. le Sultan, est nommé caïmacam de Varna;

Youssouf-Djémil éfendi, est nommé capou-kéhaya d'Abdi pacha, gouverneur de Bagdad.

Par une autre ordonnance du 27 :

Hamdi bey, capou-kéhaya de plusieurs gouverneurs, est nommé capou-kéhaya d'Ismaïl pacha, gouverneur de Philippopoli;

Nourri bey est nommé membre du conseil d'agriculture;

Haled éfendi, ex-directeur de la corres-

FEUILLETON.

—

MARGUERITE ET MARIE.

I.

En sortant d'Etain, petite ville de l'ancienne province de Lorraine, à une demi-lieue de la route de Nancy, s'élève, sur une colline couronnée de bois de haute futaie, un château qui date de la fin du XVII e siècle. Vers le mois d'avril de l'année 1824, Mme de Lansalut, veuve d'un officier supérieur tué au siége de Cadix, s'y était établie avec un vieux serviteur appelé André, et deux petites-filles du nom de Marguerite et Marie. Nées à deux années d'intervalle, on les avait cru vendeuses du monde le même jour, tandis les avait faites semblables la nature.

Cette miraculeuse ressemblance qui existait pour leurs traits charmans se complétait si bien par l'accord harmonieux de leur voix, que, lorsqu'elles parlaient ensemble, c'étaient les mêmes notes qui frappaient l'oreille. Souvent il arrivait à Mme de Lansalut de les prendre de loin l'une pour l'autre et d'appeler Marie et Marguerite. Mais Marie avait perdu la vue dans un incendie.

Pendant la première année de son installation au château, Mme de Lansalut, tout entière à l'éducation de ses enfans, vécut au milieu de la solitude la plus profonde, ne dépassant que rarement le seuil de son habitation transformée en Eden par la présence et l'amour de Marguerite et Marie. Un jour, comme elle regagnait sa demeure après une longue promenade dans les bois, ayant à sa droite Marie et Marguerite à sa gauche, au moment où elle allait prendre un petit sentier, elle aperçut à quelques pas devant elle une femme jeune encore, habillée de noir, belle sous la pâleur de son visage, et qui tenait par la main un enfant âgé d'environ treize ans. Toutes deux se regardèrent après avoir jeté un rapide coup d'œil plein d'une étrange expression, Mme de Lansalut sur le fils de cette dame, l'inconnue sur Marie. A une semaine de là, elles se rencontrèrent de nouveau et saluèrent. Elle se revirent une troisième fois et s'abordèrent.

— A qui donc parles-tu, maman? demanda Maxime en levant vers sa mère son beau visage étonné et ses grands yeux bleus sans regard.

— Chère enfant, dit Mme de Lansalut en posant ses lèvres sur le front du jeune aveugle.

Une conformité de misères, d'âge, de caractère et surtout de malheurs devait rapprocher Mme de Lansalut et la comtesse de Ventimil : aussi les deux pauvres veuves devinrent-elles en peu de temps inséparables; les larmes fraternisent si vite! La douce intimité qui liait la comtesse et Mme de Lansalut ne tarda pas à unir leurs enfans, et bientôt Marguerite et Marie furent pour Maxime deux sœurs aimantes et bien-aimées. Au bas de la colline sur laquelle était assis le château, se déroulait une petite vallée plantée de saules et de trembles, et arrosée par un clair ruisseau. Cette vallée était le rendez-vous accoutumé des deux familles.

L'amitié de Maxime pour Marguerite, si vive qu'elle fût, était moins tendre pourtant que celle qu'il portait à Marie, et cette préférence il la puisait sans doute dans le malheur qui les avait frappés tous deux.

A quelque temps de là mourut la comtesse de Ventimil instituant son exécuteur testamentaire Mme de Lansalut, et Maxime fut recueilli au château. Les larmes données à cette mort n'étaient pas encore taries, que Mme de Lansalut rejoignit son amie dans le ciel, et le trois pauvres enfants demeurés orphelins continuèrent de vivre sous le même toit, n'ayant pour tout protecteur qu'un vieillard, — M. Duval — l'ancien intendant de la comtesse.

Quatre années se passèrent; Marguerite avait seize ans, Marie quinze, Maxime venait d'entrer dans sa dix-huitième année. L'amitié qui jusque-là avait uni les deux jeunes aveugles peu à peu, s'était transformée en un sentiment plus vif, et la tendre sollicitude de Marguerite pour eux était moins d'une sœur que d'une mère.

Une fois, que Maxime et Marie s'étaient promenés longtemps dans la vallée, ils s'étaient asseoir sur un banc de gazon, au bord du clair ruisseau.

— Maxime, dit alors Marie en quittant son bane de verdure, retournons au château, la nuit doit être arrivée.

— N'est-ce pas toujours la nuit pour nous? répondit le jeune homme d'un accent mélancolique. Oh! quelques instants encore, ajouta-t-il l'on est si bien ici!

Marie s'était assise de nouveau; un quart-d'heure s'écoula sans qu'ils échangassent une parole. Tout-à-coup, interrompant le silence, elle dit au jeune homme :

— Frère, que de fois n'as-tu pas dû désirer voir la nature, le ciel avec ses étoiles, ses orages, son soleil; la terre avec ses fleurs, ses arbres, ses montagnes et ses mers?

— Je n'ai jamais désiré que la vue d'un seul objet dans ce monde, répondit Maxime, comme révolté du pursuit, et cet objet c'est toi, Marie, c'est toi, sœur.

Marie, par un mouvement involontaire, retira sa main qu'avait saisie le jeune homme, et une rougeur brûlante s'étendit sur ses joues.

— Oh! que si tu avais seulement entrevu ce que pendant six ans, j'ai admiré, poursuivit-elle, tu ne parlerais pas ainsi.

— C'était donc bien beau? interrompit doucement Maxime, en se rapprochant de la jeune fille.

— Si beau, frère, que je le regrette toujours, dit Marie à voix basse, et que le souvenir du jour fatal où mes yeux se fermèrent à la lumière ne sortira jamais de ma mémoire. C'était en Espagne; on aurait dit que le ciel, — la terre, — le soleil, le lendemain, hélas! invisibles pour moi, — s'étaient parés, afin de me faire leurs adieux, de mêler leurs pompes, de toutes leurs fleurs, de tous leurs rayons. Vers le milieu de la journée, au retour d'une longue promenade, j'allai me reposer dans ma chambre. Bientôt je fus éveillée par d'horribles clameurs, des flammes bondissaient devant moi comme des vagues soulevées; je voulus fuir, elles m'enveloppèrent; je tombai, et quand je repris mes sens, je regardai de tous côtés et demandai s'il faisait nuit. Ma mère poussa alors un cri déchirant et je sentis ses larmes brûler mes mains, mais je ne les voyais pas; ses lèvres murmurèrent mon nom, mais je ne les voyais pas, elle m'entoura de ses bras, mais je ne la voyais pas; ces bras, ces lèvres, ces baisers, ces larmes, ces sanglots, tout cela c'était bien ma mère, mais je ne devais plus la voir.

— Oh! Marie! s'écria Maxime.

— Mais toi, frère, reprit presque aussitôt la jeune fille, toi tu peux admirer tout ce que j'ai perdu.

— Moi?

— Oui; ta mère nous a raconté souvent qu'en Allemagne, à Carlsruhe.

— A Carlsruhe.

— Il existe un homme, un habile médecin qui lui avait proposé de te rendre la vue.

— La vue?

— Ta mère ne s'est pas senti le courage de lui livrer son unique enfant, mais ce courage tu l'auras, toi oh! Maxime, c'est si beau la terre, c'est si beau le ciel!

Maxime, le sein palpitant, la voix émue, répondit à Marie :

— Et toi, comme moi, peux-tu espérer de contempler de nouveau un jour ce ciel et cette terre, objet de tous tes regrets?

— Moi! non, fit Marie en soupirant; non, Maxime, à moins d'un miracle.

— Eh bien! mes yeux resteront toujours fermés, s'écria le jeune homme.

En ce moment la voix de Marguerite se fit entendre.

Les deux aveugles quittèrent le banc de gazon et la rejoignirent.

Quelques semaines s'étaient écoulées depuis l'entrevue des deux pauvres aveugles. Une transformation s'était opérée chez Marie. Elle qui autrefois ne semblait heureuse que lorsqu'elle se trouvait auprès de Maxime, elle mettait à présent autant de soin à l'éviter qu'elle mettait jadis d'empressement à se rapprocher de lui.

M. Duval se perdait en mille conjectures, Marguerite gardait le silence, Maxime était désespéré. Maintenant plus de rire folâtres sous les charmilles, plus de longues promenades sous les ombrages du parc, plus de courses dans le vallon. Triste et morne, le château était comme en deuil de son bonheur. Quelquefois, le soir, glissait sous le feuillage sombre une forme blanche, indécise, qui disparaissait lentement et silencieusement au détour d'une allée.

La nuit arrivée, lorsqu'il croyait tout le monde endormi, il sortait de son pavillon, longeait avec précaution les murs, s'avançait jusque sous les fenêtres de Marie, et les premières clartés de l'aurore le retrouvaient immobile et pensif à la même place.

En proie à une mélancolie profonde que doublait une maladie de langueur, Marie, par momens, s'efforçait de sourire à Marguerite, de lui parler comme autrefois; mais à peine était-elle seule, elle faisait tomber le masque qu'elle avait, par tendresse pour sa sœur, un instant posé sur son visage pâle, amaigri, allongé, et sa douleur, que rien ne contenait plus, débordait en sanglots.

Marguerite crut enfin comprendre.

Les souffrances de Maxime redoublaient par la persistance même qu'il mettait à fuir Marie. Et au prix de quels rudes combats il achetait ce cruel triomphe! Que de fois tout saignant, tout mutilé d'une première lutte, il lui fallut lutter de nouveau, et encore, et toujours!

L'air, le soleil, les ténèbres, le parfum des fleurs, le chant des oiseaux, tout pour Maxime était plein de Marie. Invisible à ses regards, de loin il la voyait, il la respirait, mais le bruit de son pas, le son adoré de sa voix lui arrivaient-ils, vite, bien vite il étouffait les battemens de son cœur sous sa main convulsive.

— Un soir, comme Marie suivait tristement la grande avenue du parc qui conduit au château, il lui sembla que quelqu'un marchait dans sa direction. Elle se jeta brusquement dans une allée, et tout à coup elle sentit une main qui se retira vite en trouvant la sienne.

— Maxime! s'écria-t-elle involontairement.

— Oh! dis-moi que tu pourras m'aimer un jour, lui dit la Maxime en s'agenouillant devant elle.

Marie sentit son cœur comme défaillir, elle s'appuya contre un arbre pour ne pas tomber, et Maxime, toujours agenouillé, murmurait au milieu de ses sanglots :

— Oh! dis-moi, Marie, que tu pourras m'aimer un jour.

Marie, pâle, éperdue, délirante, lui mit la main sur la bouche, et Maxime couvrit cette main de baisers et de larmes.

Un bruit de pas se fit entendre.

C'était Marguerite.

A quelques jours de là, Maxime et Marie étaient fiancés.

Leur mariage devait avoir lieu le jour de la fête de Marie; Marguerite l'avait voulu ainsi.

Le bonheur était rentré dans l'âme de Marie, mais sa santé ne se rétablissait pas. Un tonx sèche déchirait sa poitrine par momens, et une fièvre lente la consumait. Quelquefois, le matin, enveloppée d'une longue robe blanche, elle sortait de sa chambre sans bruit et, comme si elle eût craint d'être aperçue, se traînait péniblement dans le jardin; puis, toute grelottante, tâchait de se réchauffer aux rayons du soleil, et rentrait ensuite chez elle avec précaution et dans le même silence.

Vers le milieu de la journée, elle quittait son appartement, rejoignait Maxime et Marguerite, et jamais une plainte, jamais un soupir; — elle se sentait mourir, mais elle voulait le cacher à ceux qu'elle aimait.

Enfin, un médecin fut appelé.

— Oh! sœur, une prière, dit Marie en s'emparant doucement des mains de Marguerite, dans quelques jours j'irai mieux sans doute; mais, je connais Maxime, la pensée que je souffrirai serait une torture pour lui. — Oh! Marguerite, continua-t-elle en baisant les mains de sa sœur, qu'il l'ignore, n'est-ce pas?

— Et comment le puis-je? répondit Marguerite au milieu de ses sanglots.

— Oh! pauvre Maxime, fit Marie. Ecoute, reprit-elle vivement, il existe un moyen...

— Lequel?

— Tu t'en souviens, notre mère, notre bonne mère, sœur, de loin, lorsque nous l'appelions, nous prenait souvent l'une pour l'autre, si semblable est notre taille, notre voix.

— Et bien!

— Tu ne devines pas?

— Non.

— Maxime est aveugle, et... il m'aime tant qu'il mourrait si je mourais, dit Marie en se dressant sur son lit.

— Tais-toi! s'écria sa sœur épouvantée.

En ce moment on frappa à la porte.

— Qui est là? fit Marguerite.

— Marie, répondit Maxime, ne veux-tu pas descendre? ouvre-moi.

— Dans quelques instants, reprit Marie, re-